

## PERPIGNAN – MALAGA – PERPIGNAN

Lundi 17 avril

Après un voyage en train sans histoire, je débarque à Perpignan en fin de matinée, devant la gare chère à Salvador Dali. Mais quelle chaleur ! Je ne me sens pas aussi fanfaron que les autres années, je me présente là plutôt avec humilité et détermination. Comme Macron ? Oui, si vous voulez. Je ne me sens pas vraiment prêt par manque d'entraînement, ayant dû garder mes petits-enfants ces quinze derniers jours. D'où de trop rares autorisations de sortie. Ils ont de la chance, ceux qui sont soutenus par leur entourage.

Bon, d'abord trouver à manger, puis une boîte aux lettres et la bonne direction. Et après un petit tournicoti en ville, c'est parti. D'abord j'achète un sac de pains au chocolat invendus de la matinée à un prix sans concurrence. La circulation est plutôt calme en ce lundi férié. Mais à quelques encablures je commence déjà à surchauffer. Alors, ô bonheur, une petite source d'eau fraîche à l'ombre. J'y fais le plein et repars revigoré face à la chaîne des Pyrénées encore bien blanche. Après une douce remontée le long du Tech, les choses sérieuses commencent : le col d'Arès, désert. Descente agréable sur une bonne route, et à la sortie de Mollo, surprise, voici une source d'eau bienfaisante anti-douleurs où un automobiliste est en train de remplir plusieurs dizaines de bouteilles de cinq litres. J'y complète modestement mes deux bidons. Je dors juste après Ripoll, au sommet d'un talus dominant la route, dans un creux d'herbe tendre, l'endroit idéal pour un bivouac.

Mardi 18 avril

Il fait froid au réveil, vite, qu'on se réchauffe ! Fort à propos, après un ravitaillement inattendu à Vilada, la route est agréable et offre une succession de petites bosses jusqu'à Berga. Ensuite le profil se calme et la température augmente. Vers midi, encore tout surpris, je m'arrête dans un improbable restaurant isolé et même pas signalé bien à l'écart de la route juste avant l'arrivée à Solsona. Je rencontre de nombreuses voitures avec des skis sur le toit qui redescendent d'Andorre ou de Font-Romeu. La suite est moins amusante, l'itinéraire toujours absolument rectiligne et je suis usé à petit feu par le vent de face. Mais dès qu'il tombe en fin d'après-midi, je peux reprendre une activité normale, enfin un rythme correct.

A vingt heures j'arrive à Lleida, ville située dans la cuvette catalane. Facilement traversée grâce au GPS. Mais la banlieue s'éternise. Au bout d'une heure, je trouve enfin, à l'entrée d'un chemin, une oliveraie propice au bivouac et splaf ! j'atterris dans une épaisse couche de boue, le terrain étant inondé. J'avais déjà éteint l'éclairage et ma lampe frontale faiblissante ne m'a pas permis d'éviter ce piège. En fait je me suis rattrapé de justesse, j'ai mis un pied dedans, mais mon vélo est méconnaissable, bourré de détritiques au niveau des freins et je n'aperçois même plus sa couleur d'origine. Après cet incident, je trouve un autre verger parfaitement sec et confortable. Mais je m'avise de démonter mes roues pour nettoyer le vélo et je perds une de mes clés allen. Heureusement que j'en avais en double sinon je n'aurais jamais pu remonter ma roue avant et donc pas repartir.

Mercredi 19 avril

Difficile sortie de Lleida, mon GPS ne connaît pas la bonne route, au lieu de cela me voici obligé de jouer à saute-moutons avec deux autoroutes parallèles avec pour seul décor des restaurants et des boîtes de nuit abandonnés, ainsi que leurs immenses parkings. Et pour seule destination possible Fraga, en traversant des zones industrielles et des rues réservées aux camions. J'atteins enfin cet endroit, retraverse mes deux autoroutes et je me retrouve sur le parcours prévu. C'est nettement plus romantique, avec à proximité le monastère en ruines de

Massalcoreig. Je continue le long de la rivière jusqu'à Mequinenza. Survient le premier raidar. Et après une succession de bosses, j'arrive à Caspe, petite ville perchée au sommet d'une falaise. Je la traverse plein centre, ayant besoin d'un repas consistant et de boisson. Ce sera un kebab, un des rares sur ce parcours, ainsi qu'une fontaine publique d'eau fraîche, tout aussi rare, sur une des places de la vieille ville.

J'aurai encore très chaud et soif l'après-midi dans la plaine du côté d'Alcaniz, contournée par une immense déviation, avec toujours le vent de face qui fait que je ne me méfie pas assez du soleil, ou trop tard, j'ai déjà une magnifique enluminure sur le nez. La contrée doit être chaude effectivement, à voir le nombre de serpents écrasés sur le goudron. Dans la soirée je remonte en altitude après Alcorisa. Le soleil se voile et du coup il fait nettement plus frais. Vers neuf heures je m'arrête enfin, au sommet d'un col, bien à l'abri du vent un peu à l'écart des rares autos. Dans l'herbe tendre, je dors comme un loir.

Jeudi 20 avril

La journée commence dans la fraîcheur, le thermomètre approche de zéro. Je traverse plusieurs villages tout aussi déserts les uns que les autres. Quand tout à coup j'aperçois plusieurs hommes rassemblés devant une porte d'entrée. Il n'y a pas d'enseigne et pas de lumière à l'intérieur, mais aucun doute, c'est un bar. Les femmes se rassemblent devant les boulangeries ou les écoles ; les hommes à la porte des bistros. Ils sont parfois vraiment très sombres. Pour éviter la chaleur ? Pas très propres non plus dans la mesure où tout le monde jette ses papiers par terre, emballages de sucre ou tickets à gratter. Mais dans n'importe quel village, vous pouvez demander un bocadillo à n'importe quelle heure ouvrable, personne ne sera étonné. Les trois mots indispensables pour voyager en Espagne sont olà, bocadillo et gracias : bonjour, sandwich et merci. Auxquels on peut ajouter cerveza, c'est-à-dire bière, pour les amateurs.

Peu après Montalban, j'attaque le plus haut point du parcours, le Puerto de San Just. Eh oui, quand il y a mont dans le nom, cela monte forcément. La suite bien sûr est moins pentue, on redescend facilement vers Teruel. Où je recherche un vélociste car mon dérailleur avant fonctionne de moins en moins bien, à cause d'un reste de boue peut-être. On m'envoie d'un côté à l'autre de la ville, en vain. Je remets quelques gouttes d'huile et c'est reparti. A Mas de Jacinto vers dix neuf heures, j'entre dans un restaurant pour me ravitailler. Mais la patronne, m'ayant aperçu, reste au téléphone pour une affaire apparemment importante et ne s'intéresse pas à ses clients. Du coup, vexé, au bout de cinq minutes je rafle toutes les cacahuètes qui traînent sur le bar et je pars la bouche pleine comme un voleur. Peu après, comme la route monte et que j'ai faim, je faiblis un peu. En même temps, le ciel s'assombrit et je redoute une averse nocturne. En prévision je trouve alors une maison abandonnée qui pourrait me servir de repli. Je ne m'installe pas dedans, mais juste derrière un mur à l'abri du vent dans un carré d'herbe confortable.

Vendredi 21 avril

Oups ! Tout est givré, mon casque et ma sacoche brillent comme à Noël. Moins trois degrés au réveil, et le thermomètre ira jusqu'à moins six dans la première descente. Heureusement je trouve très vite un bar hospitalier, peut-être le seul commerce de ce tout petit village, alors que je commençais à claquer des dents. Chocolat chaud, brioches et sandwich me font du bien, d'autant plus qu'hier soir je me suis contenté de quelques restes de fond de sacoche. Je prends un second repas un peu plus loin, juste avant dix heures, dans un beau restaurant traditionnel. Ouf ! Cela va mieux, la chaudière est chargée, je vais pouvoir redémarrer à plein régime. Mais il y a de violentes rafales de vent contraire, j'ai toujours faim et il fait de plus en plus chaud. Vers midi comme chaque jour j'appelle ma femme, en particulier aujourd'hui pour avoir des nouvelles de notre fille qui devait accoucher au début de la semaine. On lui

parle de césarienne. Du coup, inquiet, pour discuter j'appuie mon vélo contre un mur. Mal. Le vent s'en empare et l'envoie à terre. Quand je le relève, oh ! malheur, la sacoche avant pendouille lamentablement, en partie déchirée, son support ayant été cassé dans la chute. Je rafistole le système temporairement avec une courroie de cale-pied, puis avec la bandoulière. Mais ce n'est évidemment pas satisfaisant. L'après-midi se déroule ainsi, vaille que vaille.

A dix-neuf heures pile en traversant La Roda, à huit cents kilomètres de Perpignan, je m'arrête par hasard au feu rouge devant un magasin de cycles. J'entre et explique mon problème. « Ah, vous venez de Perpignan » me dit le vendeur, tout en réfléchissant, perplexe. Puis, s'adressant à une cliente avec qui il discutait (« C'est une amie », précise-t-il) : « Ton mari, il pourrait faire ça ? - Je vais lui poser la question. » Elle me demande où je dois dormir ce soir, puis de vider ma sacoche, et l'emporte. « J'ai demandé à un ami. » précise mon interlocuteur. Une demi-heure plus tard, un homme revient avec ma sacoche et une copie de son support. Il reste à le peaufiner pour le fixer correctement, ce qui va être rapidement fait. Pendant ce temps, prévenus par un mystérieux téléphone, les copains défilent. L'un me raconte avoir fait le parcours d'Amsterdam à Alméria en VTT, en passant par le Jura et les Cévennes. Je ne saisis pas tout en espagnol, mais nous arrivons à communiquer à l'aide de la carte d'Europe accrochée au mur. Un autre s'enquiert de la marque de mon vélo et me demande si je suis en vacances. Comme on ne se comprend pas très bien, je lui montre ma carte d'identité qui répond en même temps aux deux questions. Le troisième me pose des questions sur mes bagages et mon équipement, et conclut : « La lumière, le GPS, la prise pour charger le portable, il est bourré d'électronique, ce vélo. » Au bout d'une heure, me voilà prêt. Je reste ébahi et ému aux larmes par le dévouement de ce modeste vélociste. Je voulais le remercier mais je n'avais plus de voix. En tout cas il m'a sûrement sauvé la mise. Une aventure extraordinaire comme il en arrive parfois sur les diagonales. Je vais pouvoir poursuivre sereinement ma route. Près de Barrax je m'arrête pour dormir juste au bord de la route, derrière un énorme tas de gravats qui m'abrite non seulement du vent mais aussi du bruit des voitures. Le ciel est superbement étoilé et je m'endors confiant. Ce fut ma meilleure moyenne horaire, mais c'est aussi la journée qui présente le moins de dénivelée, à peine mille mètres pour une moyenne habituelle de plus de deux mille deux cents. Eh ! oui, plus de trente et un mille mètres au total.

Samedi 22 avril

Il fait encore bien froid au réveil, c'est l'augure d'une belle journée. Je trouve tout de suite un bistrot où prendre un café. Surprise, sur le bar, plus de cent vingt sous-tasses, alignées, garnies d'un sucre et d'une petite cuiller, attendent les consommateurs. Ensuite je pars dans la campagne, sur des petites routes absolument désertes et désespérément rectilignes. A Robledo, vers midi, je retrouve enfin la civilisation et une route nationale. Elle monte et descend, passe par des pays miniers, je supporte des pointes de température fiévreuses, sans un souffle d'air. Je suis arrivé en Andalousie par le Parc Naturel des Montagnes, des montagnes coiffées d'oliviers jusqu'au sommet. Dans la soirée j'arrive à Villacarrillo, où j'apprends la naissance de ma petite-fille. Tout s'est bien passé, c'est le bonheur. Enfin une bonne nouvelle, les jours se suivent et ne se ressemblent pas. Une cerveza pour arroser ça. Mais je ne dois pas pour autant oublier mon objectif et je continue d'avancer encore un peu jusqu'à proximité d'Ubeda, où je m'endors instantanément à l'abri d'un simple bosquet longeant la route, malgré le bruit des voitures. Dormir dehors est toujours possible, à une seule condition : être à l'abri du vent et de la rosée. Le mieux est dans l'herbe, bien à plat, près d'un mur ou sous un arbre. Le top, en lisière de forêt. Les aiguilles de pin constituent un matelas formidable, tours sec et tendre. Un bon duvet ne coûte que le prix d'une chambre d'hôtel. Cela fait un peu de poids, c'est le prix de la liberté.

Dimanche 23 avril

Me voici donc à Ubeda, ville perchée sur un éperon rocheux dominant un paysage d'oliveraies. Je dois trouver une banque pour retirer de l'argent. On m'envoie vers le centre ville, situé plutôt en bas. Tout va bien jusque là. Mais pour la sortie, je me renseigne à nouveau auprès des habitants, et oh, l'horrible descente, par un chemin caillouteux, cinq cents mètres de dénivellée sur quatre kilomètres, avec des passages au-delà de vingt pour cent de pente, à toute petite vitesse, avec la hantise permanente d'une chute, d'un dérapage, ou d'une crevaision. J'y ai croisé deux jeeps qui montaient à bonne allure, soulevant la poussière et faisant gicler des cailloux tous azimuts. Je retrouve enfin la bonne route, écrasée de chaleur. Dans une descente, je croise un cyclo campeur, tour de noir vêtu, avec des sacoches et un vélo rouges, qui monte en moulinant tout à gauche, avec le sourire. Un petit olà et c'est tout. Mais j'ai reconnu là un cyclo de ma « famille ».

Ravitaillement à Huelma, puis je prends la route des cimes. A Montejicar, petit bourg isolé, j'ai l'impression que tous les habitants se sont réunis à l'ombre pour faire la fête, boire et parler interminablement. Comme tous les bars sont ouverts en ce dimanche après-midi, j'en profite pour acheter une grande bouteille d'eau fraîche. Il faudra bien tout ça pour terminer la journée. A Domingo Perez, en descendant, je me perds lamentablement, allant vers le seul endroit fléché qui est un hameau en cul de sac, bilan, une demi-heure perdue. Un peu plus loin, vers Colomera, je décide de contourner un lac de barrage. Mal m'en a pris. Certes, le début était enchanteur, ombragé et tout plat. Mais la sortie ! Elle ne pouvait se faire que par une route minuscule et défoncée affichant des pourcentages ahurissants. C'est la seule fois où j'ai été obligé de pousser le vélo pendant quelques centaines de mètres, sur deux mille sept cents kilomètres ! Et le poids de mes douze kilos de bagages s'est bien fait sentir. Ce sera la plus importante dénivellée journalière, deux mille sept cent mètres, et corollairement bien sûr la plus faible moyenne horaire. Eh ! oui, il n'y a pas que les Pyrénées sur ce parcours, les montagnes andalouses valent leur pesant de sueur. Handicapé par ces incidents, je décide de rouler un peu plus tard à la lampe pour me rapprocher de Loja, où je m'installe confortablement pour la nuit sous les oliviers, comme d'habitude. Mais je dois encore soigner des bobos à la selle, dus à la chaleur, avant de dormir.

Lundi 24 avril

Fin de la descente vers Loja. Et après, bien sûr, il faut remonter. Mais la sortie de la ville pose problème : comme cela arrive souvent, tous les panneaux envoient sur la rocade. Avec l'aide de mon GPS, je trouve enfin la petite route, charmante et déserte, qui mène au dernier col, à plus de mille mètres d'altitude tout de même. Je prends un repas à Colmenar, mais ne trouvant pas le passage par les Montes Viento, qui semble assez curieux, je fais un détour par Casaberneja, petit bourg situé entre deux autoroutes. Là encore, rien de fléché pour les cyclistes. Le patron d'un café m'explique très gentiment qu'il faut partir vers le nord pour contourner le village et aller emprunter l'ancienne route des crêtes qui serpente sur l'arête de la montagne jusqu'à Malaga, plein sud. Où j'arrive par le jardin botanico-historique de la Concepcion. Un cycliste s'est mis à l'abri d'une averse imprévue sous un balcon. Comme je lui demande mon chemin, il me répond : « Malaga, vous y êtes. Le centre ville, c'est tout droit, suivez moi. » Ce que je fais. Il reste à trouver un hôtel. Je choisis l'hôtel Ibis, pour deux nuits, où on me donne une chambre pour handicapé. Pour y loger le vélo, comme d'habitude.

Mardi 25 avril

Journée de repos à Malaga. Je suis arrivé fatigué par mes ennuis techniques et surtout par la dénivellée accumulée. Visite de la ville balnéaire, de ses nombreuses églises et de ses beaux jardins. Aujourd'hui le vélo a droit à une toilette complète mais il ne sortira pas du parking de l'hôtel. Repos, j'ai dit.

Mercredi 26 avril

Grasse matinée jusqu'à sept heures. Le temps est gris. Je rassemble mes bagages, puis je vais manger au kebab du coin. Car l'hôtel ne propose que des menus de dépannage, en fait des surgelés passés rapidement au micro-ondes. Exactement les mêmes qu'à l'Ibis de Lisbonne, copié-collé. Et à midi c'est parti. Plein nord, par là où je suis arrivé, même s'il n'y a rien de fléché. Le soleil se dévoile et la température augmente vite. A Colmenar, m'arrêtant au même restaurant que lundi, je vérifie qu'il n'y a pas eu d'erreur sur les prix : bocadillo et boisson me reviennent à trois euros, incroyable ! Les tarifs habituels sont plutôt proches du double, ce qui est déjà bien. A Alfarnate, mon compteur affiche l'altitude : 911. Ce chiffre me dit quelque chose... Bon sang, mais c'est bien sûr ! C'est ça que j'aurais dû faire, acheter une Porsche, au lieu de venir à vélo, Je serais déjà de retour. Mais trêve de plaisanteries. Par un long faux-plat descendant où je trouve une source d'eau fraîche, je reprends la route de Loja. Puis pour varier et éviter la bosse de Montefrio, je reste en direction de Grenade. A Tocon, je rencontre un patron de bistrot francophone, il a passé toute sa jeunesse à Séguret. Nous avons une brève conversation à propos des mérites comparés du Côtes-du-Rhône et du Beaujolais, au grand étonnement des autres clients du bar qui n'y comprennent rien. Cela fait du bien de temps en temps de parler sa langue maternelle. Ce soir je dormirai une fois encore sous les oliviers près de Colomera.

Jeudi 27 avril

Au matin le temps est gris, le ciel lourdement chargé de nuages, rien de bien engageant. Par bonheur je trouve assez vite un petit-déjeuner au premier café. Les montées suivantes sont incontournables, mais chose amusante, je les trouve beaucoup moins pentues que dans l'autre sens dimanche après-midi avec la chaleur. A la sortie de Montejicar, je suis arrêté : des ouvriers sont en train de goudronner la route et personne ne passe. Il faut attendre une demi-heure pour que le goudron refroidisse. Même à vélo ? Oui, me dit l'employé. Mais quelques minutes plus tard, il revient vers moi, précisant que je peux passer à pied en marchant sur le bas-côté. Je n'aurais certes pas pu passer à vélo, j'y aurais grillé mes pneus en quelques secondes, en effet le goudron bouillant chante comme une friture, fait des bulles et dégage une chaleur insupportable qui me fait accélérer le pas. Avantage d'avoir franchi cet obstacle : je serai absolument seul sur la route. A Huelma, pour le plaisir, je retourne au même café que dimanche. Puis pour éviter Ubeda, ses grimpées et sa route nationale, j'emprunte une petite route qui longe le rio Guadalquivir. Parfois d'assez loin, donc avec des bosses quand même. Pour atteindre Mogon, il vaut mieux passer par la rive gauche, bien qu'elle figure en pointillés sur la carte, que par la droite, qui n'est plus une route, mais un chemin d'exploitation agricole très caillouteux.

A dix-huit heures, attablé devant mon sandwich, j'ai une visite inattendue « Vous permettez ? –Euh, oui, bien sûr, asseyez-vous. –Vous vous promenez en Espagne ? –C'est-à dire... » Mais ce n'est pas ça qui l'intéresse. Il m'explique qu'il vient de se faire une frayeur en voiture, la fatigue, vous comprenez, après un long trajet. Il est français, manager commercial dans une grande entreprise, c'est pourquoi sa voiture est immatriculée à Paris, il vient rechercher ses enfants en vacances chez leurs grands-parents maternels dans la région, et m'ayant entendu téléphoner, il a voulu saluer un compatriote. Tout cela en une minute, en buvant son café. « Vous allez jusqu'où ? –A perpignan. –Pardon ? –Je rentre en France, à vélo. --Alors bonne route. » Il est déjà reparti, prudemment semble-t-il. Vers vingt heures le ciel s'assombrit davantage et je trouve refuge une fois de plus dans une oliveraie toute proche de la route.

Vendredi 28 avril

A trois heures du matin, la pluie, qui n'avait fait que de la figuration jusque là, redouble d'intensité. Je me couvre avec mon sac à train. C'est celui qui permet d'emballer le vélo démonté pour le transporter dans le TGV. Là-dessous je suis bien à l'abri. Malheureusement il crée une gouttière qui inonde mes cartes et mon carnet de route. Au petit matin je repars sous la pluie, marchant dans la terre détrempée, collante, après avoir enfilé mon imperméable. Il va souvent servir pendant ces deux jours. La pluie a quand même des avantages : d'abord le rétroviseur n'est jamais sec, mais toujours propre et donc parfaitement utilisable. La chaleur est limitée, il y a peu d'écarts de température. Et surtout on économise la crème solaire. Je reprends la route nationale jusqu'à Albacete. Longues lignes droites interminables mais qui permettent d'engranger une bonne moyenne. Et un arrêt repas vers quinze heures, c'est-à-dire en même temps que tout le monde, ou presque, tant les Espagnols mangent tard. Une bonne surprise que ce restaurant isolé, et un bon moment de repos. En revanche la sortie d'Albacete, grande ville de quatre cents mille habitants, pose problème : mon GPS m'envoie obstinément vers une route interdite aux vélos. Après un aller-retour, je demande à un passant qui me dit : « Vous êtes au bon endroit, c'est simple, au deuxième rond-point, prenez la route du cimetière. » Effectivement c'est simple et clair, mais pas fléché du tout. La vieille route est très calme et longe la rocade, c'est parfait, au moins je sais où je vais. Au soir, comme la pluie reprend de la vigueur, je m'installe pour dormir sous un auvent dans une cour de ferme qui paraît abandonnée. Le sol est en béton, donc un peu dur, mais propre et sec et je me confectionne un matelas avec mes vêtements chauds inutilisés. Un peu avant minuit quelqu'un arrive en voiture et m'observe, sans doute intrigué, mais je ne me donne pas la peine de sortir la tête du sac pour lui dire bonsoir. Je remue juste un peu pour montrer que je suis en vie.

Samedi 29 avril

La pluie s'est arrêtée hier soir et tout est sec. Je m'habille et pars en vitesse dans ce village apparemment très pauvre et désert. Désert ? Pas tout à fait, il y a une mini station service qui ouvre à sept heures, juste à cet instant, et qui propose du café et des barres de céréales, le bonheur ! Même si le pompiste n'est pas encore réveillé, il ne fait que bâiller. Un peu plus loin, mon itinéraire longe une rocade, l'enjambe et descend dans un creux profond au pied d'un barrage, puis remonte de l'autre côté. Sur ce revêtement défoncé, la route est fermée et réservée aux employés du barrage. En trois quarts d'heure, je n'y croiserai qu'un cycliste et une voiture. Et je débouche sur un minuscule village, Villagordo del Gabriel, où il y a deux bars. Dans celui que je choisis règne une bonne chaleur émise à la fois par une cheminée et un poêle à bois. Tous les hommes du village semblent s'être rassemblés. A onze heures, il sont douze autour d'une table couverte de diverses boissons et de nombreuses victuailles. Le mâchon se termine dans une ambiance sonore qui ne cesse d'enfler. Si bien que leur départ est un vrai soulagement, je peux enfin déjeuner en paix. La sortie de table surprend, la pluie a repris et la température semble avoir encore baissé. Mes gants d'hiver en laine polaire sont trempés et me restituent intégralement les cinq degrés extérieurs. Mais la route est belle, toute neuve, et j'y suis seul, jusqu'à ce que je rejoigne un grand axe à Landete, où j'essuie un orage mémorable en milieu d'après-midi. Au point qu'en passant devant un hôtel, j'ai failli m'arrêter pour demander une chambre. Mais c'est le chant du cygne de cet épisode pluvieux qui vide à ce moment-là ses derniers nuages. En arrivant à Ademuz, je descends trois kilomètres à huit pour cent, ce qui permet des pointes de vitesse. Pas trop quand même, si loin de chez moi je veux éviter un accident. La route suit maintenant le Rio Turia. C'est agréable, presque tout plat jusqu'à Teruel. Teruel éclairée par un rayon de soleil, le premier depuis trois jours, c'est un événement ! Je trouve rapidement la bonne sortie, aidé par un pompiste sympathique qui me trace un mini plan. En fait c'est tout droit, mais pas fléché, comme d'habitude. J'ai décidé de reprendre en sens inverse l'itinéraire de l'aller, dont je connais

certains pièges. Car j'en ai marre de chercher des petites routes parfois touristiques mais souvent impossibles, voire inexistantes. Approchant de mon but, je préfère assurer. Donc je continue encore un peu jusqu'à la nuit noire à Alfambra. Là c'est la fête, tous les restaurants sont ouverts et débordent de convives. A vingt-deux heures au bar de la piscine municipale, je m'offre un sandwich et une bière. J'ai effectué plus de la moitié du parcours de retour, je sens que la réussite est à ma portée et j'en suis heureux. Après ces agapes, craignant encore une nouvelle averse, je m'installe pour la nuit dans une maison abandonnée à la sortie du village. J'aurai la visite de la police municipale, s'enquérant de mon équipement et de ma santé. Je précise que je partirai à l'aube, tout va bien. « buona noche, Senior. » Cela dit, un coup de pommade sur les genoux et les chevilles ne fait pas de mal, après toute cette humidité.

Dimanche 30 avril

J'ai mal dormi, avec le bruit de la fête jusqu'à quatre heures du matin. Heureusement que c'était loin, à l'autre bout du village. Je commence calmement, comme la circulation. Ce matin, j'ai l'impression d'être le seul éveillé. Et c'est au tour de mon vélo de recevoir des soins, un peu d'huile sur les dents, histoire de bien passer les deux plus hauts cols du parcours. Depuis le sommet du Puerto de San Just, la descente est ébouriffante et glaciale. Le temps sera beau aujourd'hui, et un vent impossible me pousse généreusement. Ou me chasse rageusement vers mon pays, c'est selon. Dans cette descente, je croise le même cyclo campeur que dimanche passé du côté de Jodar, celui en noir et rouge. Incroyable ! Je lui lance un grand bonjour et m'apprête à m'arrêter pour échanger quelques mots, mais lui continue sa montée, toujours à toute petite vitesse, souriant, indifférent, imperturbable. « Pas trop froid ? » me demande la patronne du restaurant à Utrillas. Oh si, madame, vite, un chocolat chaud, por favor. D'Alcorisa à Alcaniz, la chaleur se fait de plus en plus intense. Heureusement, bientôt je redescends vers Caspe et ses lacs. La campagne environnante est d'une pauvreté incroyable. Même dans les champs labourés il semble qu'il ne pousse que des cailloux.

Puis la route remonte par à-coups. Et allez hop ! une petite averse, la toute dernière cette fois. Je m'arrête en urgence pour enfile l'imperméable. C'est le moment que choisissent des « policiers » pour s'arrêter à ma hauteur, bloquant dangereusement la circulation sur cette route étroite et sinueuse. Ils viennent me rappeler que je dois circuler à droite. Tiens donc ! Et dire que je l'ignorais. Je réponds « Gracias Senior » et l'incident est clos. L'arrivée à Mequinenza pourrait être agréable, une grande descente en zigzags entre deux hauts talus. Mais elle est rendue dangereuse par les rafales de vent qui s'y engouffrent, ballottant le vélo d'un côté à l'autre. Avantage collatéral : elles chassent les nuages et sèchent l'imperméable. Je prends mon repas du soir dans un restaurant. En sortant, je trouve un coin pour enfile mes vêtements chauds. C'est alors qu'un client du bar vient me voir. Il s'apprête à rentrer chez lui en scooter et ayant vu mon vélo, veut tout savoir de mon périple et m'invite même à aller dormir chez lui si je n'ai pas de point de chute pour ce soir. Je refuse car j'ai envie de rouler le plus longtemps possible, mais je réponds poliment à ses questions. J'apprends que s'il parle assez bien le français, c'est parce que son ex compagne est originaire de Carcassonne. Et je continue jusqu'aux environs de Lleida, où je dors sous les oliviers, comme d'habitude. Bonne nuit les petits ! Sauf que vers minuit des paysans viennent avec un gros tracteur bruyant décharger des traverses de chemin de fer ou des troncs d'arbres dans le pré voisin, faisant trembler le sol, en plus du bruit. Un dimanche soir, la veille du premier mai !

Lundi premier mai

Je craignais que de nombreux commerces soient fermés. Ce ne fut pas le cas. Au contraire dès l'entrée de la ville je trouve de quoi me sustenter et m'assurer un bon départ dans la journée. Par la suite, la route est facile le long de la rivière jusqu'à Balaguer. Et à la sortie de cette ville m'attend un excellent restaurant où dès onze heures je déguste un sandwich et une bière bien

mérités, installé au frais sous les frondaïsons de la terrasse. Pas plus cher qu'ailleurs, mais succulent, tout ça. Il y aura un seul moment pénible dans l'après-midi, la Collada de Clara, aux pentes impressionnantes. Mais juste après, c'est la descente vers Solsona. Là je visite trois bars avant de trouver à manger, tous m'ont fait la même réponse : « Nous n'avons plus de pain. » Par la suite je prends des petites routes jusqu'à Berga que je traverse par le centre ville, l'ayant contournée à l'aller. A la sortie je déniche un petit chemin en impasse menant à un captage d'eau. Seule une grosse limace occupe l'endroit. Je lui signale que j'ai réservé et la jette sans ménagement dans les buissons voisins. Dieu ! qu'on dort bien ici, avec le chant de la source qui remplit peu à peu le réservoir. Et ce ciel étoilé, une merveille ! Il ne me reste plus que cent soixante kilomètres à parcourir demain et je sens plus que jamais que c'est possible.

Mardi 2 mai

La fatigue s'est accumulée, c'est vrai, mais que le réveil est dur certains jours ! Une succession serrée de petites bosses m'emmène jusqu'à Ripoll. Le paysage a totalement changé, une végétation de montagne, des troupeaux de vaches, et la barrière montagnaise qui se dresse juste en face : pas de doute, je ne suis plus en Espagne, mais bien dans les Pyrénées. Et à partir de Camprodon, plus question de tergiverser, on monte. D'abord dans la chaleur, puis après Mollo il fait plus frais. Et au sommet du col d'Arès, la pluie. Je suis carrément obligé de me couvrir chaudement pour la descente. Une petite pluie froide qui me suit jusqu'à Arles-sur-Tech où j'arrive transi.

Et voilà, je suis en France, je dois me réhabituer à tous ces automobilistes qui me frôlent à toute vitesse, comme si leur vie dépendait d'une seconde perdue. Au contraire des Espagnols, toujours prudents et courtois vis-à-vis des cyclistes. La nostalgie, déjà... Mais le pire est pour la fin : la circulation aux abords de Perpignan est infernale sur le coup de dix-neuf heures. Paradoxalement en ville, c'est plus calme. C'est le retour au point de départ, un hôtel face à la gare et le repas à la Brasserie de la Gare en compagnie de la statue de Salvador Dali.

François Gerfaut-Valentin  
ASPTT LYON mai 2017